

FRÉDÉRIC SOULIÉ



es lettres, l'art dramatique, la presse, viennent de faire une perte douloureuse. L'une des imaginations les plus vives et les plus riches de ce temps s'est éteinte en pleine floraison, en pleine seve, alors que le *Siècle* venait de lui devoir un beau succès de plus, alors que le théâtre retentissait encore d'un des drames les plus émouvants qui aient été jamais représentés, la *Closerie des Gentils*, alors que tous nous attendions de nouveaux fruits de cette infatigable fécondité.

Frédéric Soulié est mort bien jeune encore, et en reportant nos souvenirs sur les œuvres qu'il a laissées, nous avons peine à comprendre comment si peu d'années, ont suffi à faire éclore ces productions si nombreuses, ces créations tour à tour terribles et charmantes, ces romans auxquels la curiosité publique fut si ardemment attachée, ces drames accueillis par tant d'applaudissements populaires.

L'émotion profonde qu'a causée cette mort soudaine, à nous surtout qui, soldat obscur dans la mêlée dont il était l'un des chefs les plus glorieux, avons vu de près cet esprit si actif, cette haute raison, ce noble et grand cœur, ne nous permettrait pas, en fussions-nous capable, d'apprécier avec tout le calme nécessaire ce talent si varié, si souple, si énergique ; ce que nous voulions seulement, c'était rendre un public hommage, avant que la tombe ne soit fermée, à l'ami, au poète, à l'un des maîtres de la littérature contemporaine. Nous avons donc écrit au bon et excellent Achille Collin, le secrétaire de Soulié, qui depuis quinze ans ne l'a pas quitté, pour qu'il voulût bien nous révéler le plus possible de détails sur la fin de notre ami, de notre frère de lettres, si toutefois il peut être permis à l'un de nous de se parer de ce titre. La lettre de notre confrère nous a arraché des larmes ; nous n'avons pas osé en extraire un mot ; nous la donnons à nos lecteurs ; elle a été écrite au courant de la plume, avec la fièvre, les yeux mouillés. Tous les gens de cœur, tous ceux qui aimaient Soulié, c'est-à-dire tous ceux qui l'ont connu, la liront en sanglotant.

« Que vous dirai-je, mon cher ami ? L'histoire de ce pauvre et excellent Frédéric Soulié, je ne la sais plus, je ne sais maintenant que sa mort. Ses œuvres, vous les connaissez toutes ; des détails pour une biographie, j'aurais peine à la coordonner, et je ne veux pas trop me souvenir ; il y a deux jours, j'étais plein de sa vie, en ce moment je ne suis plein que de sa mort, je ne puis vous parler que de sa mort.

Voilà bientôt trois mois que sa mort a commencé ; aussitôt que la maladie l'a touché, il s'est senti perdu ; il n'a plus parlé, il n'a plus agi, il n'a plus pensé que dans la prévision de sa fin inévitable. Une funeste certitude s'était emparée de lui. En vain essayait-il de la repousser, encore ne la repoussait-il que par l'énergie de la prière. Il demandait à Dieu de ne pas encore compter le nombre de ses jours ; il le suppliait de le laisser vivre deux ans, un an encore, le temps d'achever les dessins qu'il avait ébauchés, d'écrire les choses dont il allait emporter le secret ; le temps de dire ce dernier mot d'un talent nouveau qui lui avait été révélé, mais qu'il n'avait pas encore dit.

v3

Cette prière ne devait pas être exaucée, mais Dieu, qui connaît seul toutes ses grâces, lui réservait sans doute une consolation meilleure. La religion le visita en même temps que la mort. Dès ce moment, il ne fut plus que sérénité, qu'affection douce et que tendresse. Nos soins ne pouvaient plus le sauver, il ne s'abusait pas, mais il les aimait, et s'attachait à nous en payer tous par de bonnes paroles. Il nous disait à chaque instant : Je ne suis pas un roi, je ne suis pas un prince, et jamais prince ni roi n'a été servi comme je suis servi, n'a été entouré comme je suis entouré.

Il est vrai que nous avons bien lutté avec le mal, et s'il nous a vaincus, du moins n'a-t-il jamais surpris notre vigilance. Deux jours après l'invasion de la maladie, deux médecins prenaient leur poste à son chevet, et il ne demeura plus une heure sans avoir l'un ou l'autre attentif sur ses jours : M. Massé, M. Boileau, se partageaient les veilles. L'un était de garde auprès de lui du soir au matin, l'autre du matin jusqu'au soir, et toujours tous deux se rencontraient avec M. Récamier, qui venait en consultation le matin et le soir. Outre les deux docteurs, amis et médecins tout ensemble, Frédéric Soulié avait auprès de lui une sainte sœur de Notre-Dame-de-Bon-Secours. Si la nuit semblait devoir être calme, c'était Béraud, le directeur du théâtre de l'Ambigu ; c'était Boulé, c'était M. Victor Provost, c'était moi, c'était un de nous quatre qui passait la nuit à son chevet ; s'il y avait recrudescence de douleur, c'étaient tous les quatre à la fois, comme si nous avions été plus forts en nous réunissant ; c'étaient surtout Mme Béraud et sa mère, Mme Béraud toujours, femme courageuse et dévouée, qui ne s'en fiait qu'à elle et qui ne se reposait pas même sur la science des docteurs, sur le zèle infatigable de la pieuse sœur et sur notre amitié.

Enfin, vous le voyez, nous n'avons rien fait, puisque nous n'avons pas rendu ce grand talent aux lettres, ni ce cœur admirable à tous ceux qui le chérissait comme vous, mais ce besoin d'affection, qui redoublait avec l'approche des derniers instans, a peut-être eu quelques bonnes heures. La sympathie publique nous est venue en aide. Je lui disais combien il était aimé, comme sa maladie était devenue l'entretien de tout le monde. Je lui nommais les personnes qui s'informaient incessamment de sa santé, et un jour il fondit en larmes : « Qu'ai-je donc fait, demanda-t-il, qu'ai-je donc fait pour mériter tout cela ? — Ce que vous avez fait, lui répondit Mme Béraud, vous avez été un bon homme ! » Je laisse le mot, tâchez de le lire du même ton qu'il a été prononcé, et il vous touchera. Un bon homme, c'est un si bel éloge à celui dont on peut dire aussi qu'il a été un grand homme !

Le lendemain, je mis une feuille de papier blanc sur mon bureau ; chacun de ceux qui vint s'enquérir de Bièvre et du malade y inscrivit son nom ; le soir je rapportai la feuille avec deux cents signatures.

C'était le seul baume bienfaisant que nous pouvions poser sur ce cœur qui l'a tué.

Au milieu de nos alternatives d'espérances et de douleurs, à travers les mille délais et les mille retours du mal, la mort achevait son œuvre. Dans la nuit du 22 au 23 septembre, il sentit qu'elle arrivait à lui ; hélas ! nous ne la pensions pas si proche ; il se pencha alors vers M. Massé :